

Sanna J. (16 janvier 2010). Le Trou Souffleur.

Infos GSBM

Après la séance du 2 janvier, nous (Patrick Perez, Olivier Sausse et moi-même) nous retrouvons pour continuer la topo du méandre amont à -200m. Cette fois-ci, le gîte de l'ASPA est plein et Olivier me propose de venir chez lui à Eguyères d'où nous partirons ensemble vers Saint Christol d'Albion. La météo était défavorable, redoux, pluie... Les hypothèses sur les éventuels cas de figures que nous pourrions rencontrer vont bon train pendant le trajet. Seul Olivier est sûr de son expérience en la matière : « ça ira, nous pourrions facilement atteindre le départ du méandre... ». A Apt, le cours du Calavon n'est pas des plus hauts, mais ses eaux sont furieuses et ocre. Plus nous montons, plus le paysage devient blanc. La route est mouillée. Arrivés sur le Plateau, la blancheur totale ravive les souvenirs de sorties épiques où les combinaisons et les corps se raidissaient après avoir quitté la température « agréable » (9/10°) du dessous de la terre d'Albion. Près de 50 cm de neige couvrent et entourent le village et les abords du gouffre. Patrick a eu l'idée magistrale de prendre sa pelle en alu et le dégagement de l'accès au trou est commencé par Olivier. La neige est soyeuse et elle me fait penser à la crème de blancs d'œufs au sucre que ma mère fait pour mettre sur les gâteaux d'anniversaire. Les rayons du soleil ne sont pas assez forts pour faire fondre ce nappage sardanapalesque et tant mieux puisque, apparemment, nous ne serons pas accompagnés par des trombes d'eau... La trappe est enfin dégagée, nous mangeons un bout, chacun se dote de son équipement à lui.

Pour ma part, je vais tester un nouvel attirail : coudières/protège avant bras, épaulières en néoprène, genouillères (pas nouveau) et une ceinture néoprène pour protéger les reins. Avec tout ça, je ne rentrais plus dans ma combi habituelle, alors je l'ai changée pour une faite au Brésil mais qui est large et encombrante. Du fait que j'étais donc plus massif, j'ai dû changer de baudrier car je ne rentrais plus dans celui que j'utilise depuis des années... Ha, j'ai aussi changé les bottes usagées pour une paire rouge toute neuve. J'ai aussi refait les longues avec de la corde neuve. Je vous le dis de suite, cela faisait beaucoup de changements d'un coup et j'en ai subi quelques déboires...

13h30, chacun avec notre kit, nous commençons la descente et j'ouvre la marche que j'ai bien enregistré maintenant. Les étranglements et ressauts du méandre des Absents sont négociés presque automatiquement et le départ vertical du puits des 3 Agenors, source d'espace époustoufflant, contraste agréablement avec les 150 premiers mètres. Il y a moins d'eau que le 2 janvier mais son activité use sans cesse la roche de manière imperceptible. Le vide de l'Anaconda majestueux me donne l'impression de planer vers des profondeurs obscures pleines de mystère. Une fois sous le chaos qui donne accès au méandre de l'Ankou, nous déposons les affaires dans notre coin habituel, qui n'est autre que le passage que prennent l'eau et l'air aspirés par le trou. A cet endroit, un élargissement permet de tenir debout à 3. J'en profite pour me délester de la lampe à carbure (trop encombrante dans le méandre), de la ceinture lombaire (je suis en nage), nous buvons, mâchons une barre, préparons les petits sacs de ceintures où seront transportés le matos topo, une petite bouteille d'eau, des barres, fruits secs, chocolat. Les 250 mètres déjà topotés sont parcourus sans trop de perturbations, ceci grâce aux repères que donnent les points topo, les rubans qui signalent les changements de niveaux, et les souvenirs du trajet venant surtout d'Olivier et de Patrick.

Nous voilà au point « 81 » à peu près à la moitié de hauteur du méandre avec le ruban qui indique où nous descendons de 4/5 mètres vers l'actif. La topo commence et, par une fausse manœuvre, le crayon gris en plastique qu'Olivier me passe glisse de mes doigts et chute en fond de méandre. Je râle de mon inattention mais Olivier, prévoyant sort un beau critérium tout neuf qu'il s'empresse d'attacher à une petite ficelle à mon cou et rejoint ainsi le carnet topo. Ça fait beaucoup de ficelles qui pendent avec celles des lunettes et de l'appareil photo. Quelque mètres après, nos pieds sont dans l'eau qui court sur un sol rocheux marron/orangé. Une quarantaine de mètres seront reconnus et inscrits sur le papier à ce niveau, qui finit par « coincer » et nous oblige à remonter à un autre étage. Plus haut, des blocs monstrueux s'étant détachés du plafond, ou des côtés, se trouvent

encastrés entre les 2 parois. A cet endroit, l'eau a eu raison de la fragilité de l'amalgame minéral et une « poche de vide » en a résulté. Bon, c'est pas très « glop » pour moi (manque d'aisance et de confiance du côté de ma jambe droite avec la prothèse totale de la hanche posée en 93) car une opposition (où un équipement de sécurisation serait justement adapté) est nécessaire et le moindre glissement m'enverrait glisser sur plusieurs mètres et m'encastrer vers le fond. Heureusement, Olivier est dessous, me facilite l'acrobatie.

L'avancée continue après une courte pause où les mangues séchées que je sors sont vivement appréciées, et le numéro 100 est noté en rouge à côté du point topo. Après quelques virages, la question régulière qu'Olivier me pose jaillie : « ça va Jacquihno ? », cette fois, ce n'est pas « oui, c'est bon », mais « et ben, là, ça me suffit » que je réponds. Il est 20h00 et mes compagnons très conciliants acceptent d'arrêter cette séance topo, le « 109 » est posé. Pour ma part, et pour que l'affaire soit basée sur le principe « gagnant/gagnant », j'accepte à mon tour de les attendre car ils souhaitent aller repérer les passages pour la prochaine séance. Installer le mieux possible, c-à-d, les fesses sur une petite banquette sculptée par le courant depuis des milliers d'années et les jambes en biais de l'autre côté sur un rebord identique et plein de rognons de silex qui dépassent. J'éteins la lampe et entends les voix des 2 explorateurs s'éloigner de plus en plus, puis des sons graves lointains, puis des « BRAOUM, CRAOUC, braoum, craouac... » venant des blocs instables qu'ils précipitent vers le fond, puis le son du lieu reprend sa place : un léger gazouillis dû au mouvement que la légère pente donne à l'eau peu abondante et qui coule 5 à 6 mètres plus bas.

Une heure sera passée avant que je commence à percevoir le bruit de leur retour. Les puissantes « scurions » donnent toute la lumière pour casser cette obscurité permanente. « Hoho, c'est par là Jacques ? », « Oui, vous êtes au bon niveau »... Je rallume la lampe et les voilà qui me racontent qu'ils ont fait une centaine de mètres et que c'est « coriace » car à un moment, une étroiture ralentit le cheminement. Ils disent aussi qu'ils sont contents d'avoir repéré la suite pour la prochaine fois et qu'ils semblent être parvenus à la 1ère remontée escaladée à l'époque par Patrick Ollier et Olivier Sausse et qui n'aurait rien donné ??... L'eau qui reste dans nos bouteilles est bue, une dernière barre est croquée et le retour s'amorce : Olivier devant, moi après et Patrick ensuite. J'essaie de repérer par où passe mon camarade mais la distance est parfois trop grande et je me trouve être trop haut ou trop bas. Olivier étant un vrai « passe-partout », il trace malgré son envie de montrer le passage le plus facile. Alors, quand le doute s'installe, c'est Patrick qui lance : « t'es sûr que c'est par là ? il me semble que c'était plus haut ! », « Ca va pas, à cet endroit nous étions passés plus bas ! ».

Bon, malgré tout, Olivier ne s'est guère trompé et nous arrivons, après une ou deux pauses pour reprendre notre souffle et reposer les articulations, plus que sollicitées, au passage bien reconnu qui conduit au ressaut et ensuite au « camp de base » où le réchaud à alcool liquide est allumé pour la soupe. Il est 22h30, nous avons mis 1h30, à peu près, pour regagner le lieu de « repos ». Une heure plus tard, je commence la remontée pendant que P. & O. finissent de ranger le matériel qui va rester là. Je suis un moment seul sur la corde, et paisiblement, mes mouvements deviennent automatiques. Je m'élève dans le vide et à la vue des traits rectilignes des parois du puits, mes pensées remontent les millénaires qu'il a fallu à l'eau pour tailler le calcaire « tendre », laissant dépasser les énormes blocs de silex d'une autre dureté. Puis, j'entends les voix se rapprocher suivies des forts éclairages. « C'est tout libre dessous ! » je leur crie. Ils arrivent sous moi et bientôt tout le puit s'illumine comme en plein jour ! Je les attends sur le plancher en haut de l'Anaconda et nous vidons la bouteille d'eau laissée là car grand besoin de réhydratation intérieure.

L'arrosage dans les 3 Agenors me rafraîchit agréablement. Le méandre des Absents me semble encore trop long, les petits ressauts où je dois me remettre sur la corde me sont pénibles. Là, O. & P. me doublent en escalade et m'attendent plus haut. Le dernier ressaut de 3/4m. Avant la sortie, sans équipement, me retient, je n'arrive pas à bloquer mes pied. Les prises sont tellement rendues glissantes par les passages répétés que je glisse à chaque tentative... Je me promets de mettre une corde ou un bout d'échelle la prochaine fois, s'il y a...

1h30, nous sommes dehors. Une pluie fine nous accueille avec la nuit qui écrase la blancheur neigeuse. Nous enlevons nos attirails trempés et argileux et vite, les vêtements secs nous habillent, que c'est bon, je me sens tout léger d'avoir quitté ce lourd accoutrement. Le retour se fera prudemment jusque chez Olivier où des crêpes et un tiramisu aux framboises préparés par Isabelle

(merci pour son attention) nous attendaient. A table, Olivier ouvre une bonne bouteille de Vaqueras rouge et c'est vers 4 heures du matin que nous allons reposer nos corps fourbus et nos esprits joyeux.

Conclusion : C'est avec beaucoup de satisfaction que je ressors de cette séance de topographie, ceci pour plusieurs raisons : la 1ère est due à l'entente efficace de la petite équipe que nous étions. Une autre est l'avancée que nous avons donnée à la topographie, elle comprend 317 mètres de développement. C'est aussi le fait que mon nouvel équipement m'a montré, comme me l'a dit Patrick, que beaucoup de changements d'un coup ce n'était pas favorable, mais à la fois, je retiendrais le côté positif des protections qui m'ont permis de ne pas sortir avec une myriade de contusions (plutôt des courbatures musculaires et articulaires, disparues 3 jours après). Pour le côté négatif, qui servira de leçon et qui a donc un aspect positif, la longe courte était trop longue, la combi. Trop encombrante et elle pompait l'eau, les bottes glissantes ont fini par prendre l'eau elles aussi. Bref, beaucoup de choses sont à revoir pour la prochaine fois (pas avant fin février) si je décide de retourner dans ce couloir qui garde encore tous ses secrets...